

Roman



Emme Schiele
POURQUOI LUI ?

Emme SCHIELE

Pourquoi lui ?

© Emme SCHIELE, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9665-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

Ce samedi-là, il faisait beau, même très beau, je faisais mon jogging hebdomadaire. Le temps était agréable ; tout en courant, j'appréciais la douceur de l'atmosphère, cette atmosphère si particulière des mois de juin, légère et parfumée. Quand je cours, j'ai les écouteurs sur les oreilles et la tête baissée. Autrement dit, je ne fais pas vraiment attention aux personnes que je croise... Je regarde le sol, l'endroit où je vais poser le pied à chacune de mes foulées. Quand j'ai débuté la course à pied, je courrais tout guilleret, la tête relevée pour humer l'air, regarder autour de moi, mais après quelques mauvaises expériences de crottes piétinées, j'ai modifié ma posture. C'était ça, ou arrêter le jogging. J'ai choisi de continuer à courir !.

Aussi, les yeux rivés sur le sol, je n'avais aucune raison de remarquer cet homme qui marchait doucement, en claudiquant légèrement. Il venait dans ma direction. Il ne m'aura fallu que cinq secondes, les cinq secondes durant lesquelles j'ai relevé la tête, pour le percuter visuellement. C'est comme si la présence de cet homme à quelques dizaines de mètres de moi m'avait magnétisé, forcé à porter les yeux sur lui. À partir de là, plus rien ne s'est passé comme je l'avais prévu ; j'aurais pu observer l'endroit où je me trouvais, admirer les arbres, les parterres de fleurs, noter que j'étais bien sur mon trajet habituel et poursuivre ma course. Mais à peine avais-je entrevu cette silhouette que déjà, je ne pouvais plus en détourner mon regard ; même le risque d'écraser un objet indésirable ne pouvait m'inciter à la quitter des yeux. Intrigué et surpris par ma réaction, j'ai mis fin à mon programme de course et j'ai décidé de suivre cet inconnu. Changement plus que surprenant pour moi, moi qui imperturbablement fais toujours le même circuit sans ne vouloir jamais rien en changer, ni le moment, ni le trajet, ni la durée... Car, en fait, je suis quelqu'un de ritualiste et je dirais même rigide sur certains points et je n'aime ni le changement, ni l'improvisation. Et cela, de tout temps. Même petit, je n'aimais que la répétitivité dans le quotidien ; elle m'apaisait. Pourtant, j'ai été élevé dans une famille sans problème, une mère plutôt discrète et réservée, qui ne cherchait jamais à m'imposer quoi que ce soit, un beau-père qui s'intéressait un minimum à moi, pas plus qu'il ne le fallait, mais quand même, toujours prêt à me faire découvrir le monde. Il me proposait des destinations de ballades toujours nouvelles pour moi, m'envoyait dans des colonies de vacances toujours

différentes, alors que moi, je rêvais de stabilité, d'endroits connus, de jeux où la surprise n'existait plus à force de les refaire... Il ne voyait pas, pas plus que ma mère d'ailleurs, que la nouveauté me stressait, et que la répétition des situations me rassurait. C'est peut-être de cette enfance, plutôt calme, mais que, pourtant, je trouvais chahutée, que me vient mon besoin de perpétuer des rites de vie, comme mon jogging du samedi. Ou alors de la transmission d'un gène de mon père biologique ? De lui, je n'ai aucun souvenir. Ma mère m'a dit qu'il était décédé lorsque je n'avais pas encore quatre ans. Je n'en sais pas plus, je ne me rappelle pas de lui et ma mère n'a jamais manifesté d'enthousiasme à m'en parler et a toujours esquivé les quelques questions que, plus jeune je m'étais hasardé à lui poser. Il n'y avait pas non plus de photos de lui dans la maison ; peut-être y en avait-il eu quelques-unes conservées dans des albums, mais je ne les ai jamais trouvées. Pourtant, à une période donnée de mon enfance, je les ai vraiment cherchées. Et puis un beau jour, j'ai capitulé et j'ai stoppé net ma quête. À partir de là, l'absence de mon vrai père ne m'a plus posé de problème ; j'avais fait abstraction de lui et j'avais décidé que l'attention prodiguée par mon beau-père me suffisait, que c'était ça, l'amour paternel, sa relation à moi. Et j'ai grandi entre les deux parents qui m'avaient été attribués, sans plus me poser de questions.

J'ai arrêté la musique et rangé mes écouteurs dans ma poche. Rien ne devait me distraire de mon nouvel objectif. J'ai fait demi-tour et j'ai pris un rythme de marche lent, très lent, pour suivre l'homme tout juste remarqué, tout en restant à bonne distance de lui, à l'affût de je ne sais quoi. Pourquoi m'avait-il fait sortir de ma routine ? Peut-être cette filature allait-elle me donner la réponse. Il fallait que je sache.

CHAPITRE 2

L'homme semblait se diriger vers la berge de la Seine qui longe le parc public où nous déambulions tous les deux ; il avançait à petits pas. J'avais très vite noté qu'il marchait avec difficulté. Je suis sûr qu'il souffrait des pieds. J'aurais diagnostiqué « crevasses, chair à vif ». Peut-être des chaussures trop petites, une hyperkératose des pieds, ou une mauvaise mycose. Mais je ne suis pas dermatologue et ce n'est certainement pas sa démarche qui m'avait incité à interrompre ma séance de course pour m'intéresser à lui. Non, c'était plutôt l'atmosphère qu'il dégagait, un mélange d'indifférence au monde et de détermination. Manifestement, et même s'il se déplaçait lentement, il y avait dans son attitude quelque chose qui m'indiquait qu'il savait où il voulait aller et ce qu'il voulait faire. Il n'y avait que les enfants qu'il croisait qui le faisaient sortir quelques instants de sa vie intérieure, semblaient lui faire oublier sa détermination et le détourner de son projet immédiat que je qualifiais de bien mystérieux. Il s'arrêtait alors à leur niveau, les regardait avec une grande douceur, leur prodiguait un sourire radieux puis reprenait son chemin.

Je lui donnais environ soixante ans. Mais sans certitude. Avec sa barbe plutôt longue et hirsute, des cheveux tombant sur les épaules, il aurait pu être intemporel. Sa nonchalance dans ses mouvements s'accordait avec son air débonnaire. Habillé tout de rouge, il ferait un bon père Noël déambulant devant les grands magasins parisiens, distribuant sourires et bonbons aux petits enfants, me suis-je dit, avant de trouver totalement incongrue cette pensée, surgie de nulle part un jour ensoleillé de printemps !

Il portait une veste en toile dans les tons bleu délavé, ouverte sur un T-shirt blanc-sale, et un pantalon kaki qui lui tombait sur les pieds ; veste, T-shirt et pantalon avaient manifestement déjà beaucoup vécu. Même examiné de loin, l'ensemble paraissait plutôt froissé. Les chaussures, des baskets de premier prix, tachées, avec de la ficelle en guise de lacets, avaient, elles aussi, un âge certain. De la poche déformée et gonflée de la veste, dépassait une bouteille d'eau en plastique, de 33 ml. C'était le seul bien visible qu'il transportait avec lui.

Soudain, il s'est arrêté, et après un lent balayage visuel de son environnement, il a bifurqué et enjambé la bordure qui séparait l'allée où nous étions de la partie gazonnée du parc. Il s'est dirigé vers le lampadaire situé en plein soleil, l'a

contemplé plusieurs minutes puis s'est assis à son pied et l'a utilisé comme dossier. De sa place, il avait une vue dégagée sur la Seine avec au premier plan, un parterre de rosiers en fleur. L'endroit dut lui paraître plaisant, si l'on en juge par le souffle bruyant de satisfaction qu'il émit, sans discrétion aucune, une fois installé.

Je me suis arrêté net pour le conserver dans ma ligne de vue. Vu le soupir de plaisir qu'il venait d'émettre, il n'était pas impossible qu'il décide de rester longtemps au pied de son lampadaire, il fallait donc que je me trouve un poste d'observation, je n'allais pas pouvoir rester immobile trop longtemps au milieu de l'allée, c'est moi cette fois-ci qui aurait attiré les regards ! Un coup d'œil rapide autour de moi me permit de découvrir, sur la gauche, un banc libre, pas très éloigné du lampadaire et de son nouvel hôte. Je m'y installai. Position parfaite, stratégique. De là, j'avais une vision directe sur l'Homme Remarqué. Je n'allais pas le quitter des yeux. Mais tout d'abord, j'allais lui donner un petit nom, à cet homme. Je n'allais tout de même pas continuer à l'appeler « L'Homme Remarqué » ; « l'homme », c'est froid, c'est impersonnel, il méritait mieux. Qui était-il ? C'était un mystère pour moi, il semblait venir de nulle part, mais savoir où il voulait aller ; il portait des vêtements qui n'étaient plus de première jeunesse, mais relativement propres ; cheveux et barbe auraient mérité une bonne coupe, mais n'étaient pas sales... Et soudain, j'ai trouvé. J'aurais pu m'en rendre compte plus tôt, c'était un SDF. C'est du moins, c'est ce que j'ai pensé tout d'un coup, et cette évidence me le rendit encore plus sympathique ; j'avais envie de l'aider, de le connaître, découvrir son parcours. Il fallait pour cela que je rentre en contact avec lui. C'était bientôt midi, le moment de se sustenter, l'occasion d'offrir un bon sandwich, une bonne entrée en matière pour faire connaissance... J'ai donc quitté le banc, j'ai fait un détour dans la boulangerie la plus proche et aussi la meilleure du quartier et j'ai abordé mon nouvel ami, un sandwich dans chaque main, les bières dans la poche de mon sweat-shirt. J'avais bien pris garde de rester à une distance suffisante de lui pour ne pas lui donner l'impression de l'écraser et de l'agresser.

« Bonjour, vous attendez quelqu'un ? » C'est la seule phrase que je trouvai à lui dire ; je voulais m'assurer avant de lui offrir à manger qu'il était bien SDF, mais je n'avais pas su comment m'y prendre pour ne pas le vexer au cas où il ne serait pas ce que j'avais pensé...

— Non, je suis seul. Pourquoi cette question ? »

Je n'avais pas de réponse ; normal, ma question était stupide, il n'allait pas me

répondre « je suis un clochard » - ; alors je me suis lancé, et tant pis s'il allait prendre mal mon invitation.

« Ça vous dit de partager mon déjeuner ? Je vous propose un jambon-crudités bien copieux accompagné d'une bière bien fraîche », lui dis-je en lui tendant l'une des deux baguettes de pain garnies copieusement, vraiment bien appétissantes.

Au son de ma voix, il a relevé la tête. Puis il a vu le sandwich et son visage s'est illuminé. Instant de plaisir intense ; manifestement, il ne s'attendait pas à un tel cadeau ni à la considération de celui qui l'offrait. Il a noté le vouvoiement et cela lui fit chaud au cœur. Il y a si longtemps qu'il n'avait plus entendu une phrase aussi plaisante et revigorante.

« Ah que oui, ça me dirait de partager avec vous un sandwich aussi alléchant que celui-là; il a l'air bien bon et ça tombe bien, j'ai faim ! De mon côté, moi, je vous invite à partager mon bout de gazon ! »

CHAPITRE 3

Je m'étais assis en face de lui, en tailleur, et nous avons mangé en silence, religieusement. Manifestement, mon invité appréciait son repas. Il dégustait son sandwich par tout petits morceaux, pour faire durer le plaisir. Entre deux bouchées, il me souriait, hochait de la tête pour me manifester à la fois toute sa gratitude pour ce repas offert et son plaisir de déjeuner en ma compagnie. « C'est bon » ne cessait-il de dire, mais que c'est bon ; un vrai régal »

Moi, j'avais terminé mon sandwich bien avant lui ; j'avais, comme toujours, avalé mon repas à toute vitesse, une habitude acquise par la fréquentation des cantines et restaurants universitaires ! Difficile, après toutes ces années de repas pris en accéléré, de prendre le temps de déguster chaque bouchée au rythme de mon convive. En attendant que ce dernier finisse son repas, je l'examinais, cherchant le détail qui m'avait fait m'intéresser à lui, mais que je ne trouvais pas. La seule chose que je notais était la perception d'une grande zénitude qui se dégageait de lui. Il semblait vivre intensément l'instant présent.

« Qu'as-tu à m'examiner ainsi ? Ne serais-tu pas en train de te demander pourquoi tu m'as abordé ? Sûr que oui ! » m'asséna-t-il subitement, avec un grand sourire qui devait traduire sa satisfaction de m'avoir ainsi surpris.

J'étais confus de cette question, j'avais dû, sans m'en rendre compte, le dévisager avec insistance pour qu'il me fasse cette remarque. Confus et aussi interloqué ! Le fait qu'il sache exactement ce à quoi je pensais m'avait totalement déstabilisé, je ne trouvais rien à lui répondre. Décidemment, je manquais de répartie aujourd'hui ! De son côté, il ne chercha pas à relancer la conversation, tout à la délectation que lui apportait son repas...

Lorsqu'enfin, il eut fini son sandwich et bu toute sa bière, il ferma les yeux et resta ainsi, immobile et silencieux. Je n'osais ni bouger ni parler pour ne pas le déranger.

« Merci, prononça-t-il, mettant ainsi fin à sa phase de mutisme, avant de laisser la place à un nouveau et long silence. Puis il détailla sa pensée à voix basse. S'adressait-il à lui ou à moi ? Au son feutré qu'il émettait, j'aurais dit qu'il se parlait à lui-même.

— J'ai longuement pensé à cette journée... Ma dernière... Mais je n'avais pas envisagé manger un si bon sandwich avant de partir ».

En un instant, comme mû par un ressort, je me suis sorti de la torpeur postprandiale qui m'envahissait doucement. Quoi ? Qu'avait-il dit ? Il avait parlé de dernière journée, m'avait-il semblé. Avais-je bien compris ? Que voulait-il dire ? Je m'en voulais d'avoir baissé mon niveau d'attention. Le mieux était de lui demander ...

« Que me dites-vous ? Que c'est votre dernière journée ? Que vous auriez décidé de disparaître aujourd'hui ? De mourir, c'est bien ça ? Dites-moi que j'ai mal compris, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible, vous ne pouvez pas ainsi décider que vous allez mourir dans une heure, dans deux heures, de plus un jour aussi beau qu'aujourd'hui, le premier vrai jour de printemps, avec la nature qui renaît... Regardez ces roses, là devant vous... Aujourd'hui, c'est un jour de vie, pas de mort... »

Je m'emportais tout seul. Non, il ne pouvait pas disparaître à peine apparu, me quitter comme ça, m'abandonner... Je fulminais contre celui que je considérais déjà comme mon ami. Comme si j'avais des droits sur lui, alors qu'il y a une heure je ne le connaissais pas ! Non, un sandwich offert, qui plus est, avec une arrière-pensée, celle de trouver la raison de mon intérêt soudain pour cet homme, ne me donnait aucune supériorité sur lui pour interférer dans le destin qu'il s'était choisi. Non, je ne pouvais pas m'ingérer dans sa vie, je ne pouvais que l'écouter et lui manifester en retour toute la sympathie qu'il m'inspirait. Je relançai la discussion.

« Pourquoi voulez-vous partir, vous... vous suicider ? » J'avais osé prononcer le mot « suicide ». Allait-il réagir ? Rire ? Rire de moi ? Aurais-je mal interprété sa phrase murmurée à sa seule attention... J'insistai.

Comme il ne me répondait toujours pas, je fis diversion, avec l'idée de revenir plus tard sur son projet de disparition ; surtout ne pas le brusquer, ne pas l'effaroucher avec mes questions.

« Mais d'abord, dites-moi, comment vous vous appelez. »

Encore un long, long silence... Mais il finit par me répondre, après une si longue période de réflexion, que je commençais à croire qu'il ne voulait plus parler, qu'il était reparti dans ses pensées et dans son monde à lui.

« Max, ..., Max, appelez moi Max.

— Max, c'est votre nom ?

— Oui, enfin, ..., mon nom de rue ; c'est ainsi qu'on m'appelle ici, Max, Max le renard... »

Je notai dans sa réponse l'allusion à la rue. Cette fois-ci, j'en avais la certitude, il vivait dehors, je ne m'étais pas trompé sur son état.